



Le vêtement en Afrique noire et ailleurs

Claude Rivière

Abstract. – From the scanty apron barely covering the female genitals, still shocking to the missionary, to the voluminous blanket, which the Victorians condemned Eros to wear, up to the fashionably tailored and stylishly worn covering of elegant city ladies, fashion changes have always run the gamut from simple protection to aesthetics, from the useful to the extravagant, thus expressing both one's distinctive individual identity and one's collective, social position as well. This is accomplished in a variety of ways, by the type of material used, the specific colours chosen, the cut, the use of embroidery, the manner of wearing a garment, and the size of the wardrobe. These all allow the observer to measure the social standing and wealth of the person so remarkably dressed. It is also important to pay attention to the prestige of the major cities, which are renowned for their high standards of African fashion, as well as to the dandies, who frequent the discotheques. It is especially necessary to pay attention to the ways in which tailors, business people, local stars, and journalists tend to be trendsetters in matters of fashion. [*Africa, clothes or clothing, aesthetics, symbol, fashion*]

Claude Rivière, est professeur émérite d'anthropologie à la Sorbonne – Université de Paris V. Après avoir enseigné la sociologie à l'Université catholique d'Angers (1960–64), il devient doyen de la Faculté des Lettres en Guinée (1964–68). En Sorbonne à partir de 1968, il travaille auprès de Georges Balandier, va fonder et diriger au Togo (1976–80) le département de philosophie et sciences sociales de l'Université de Lomé, puis tout en étant professeur à Paris V, il dirige les Études africaines et le Laboratoire d'ethnologie de son université. Ses derniers ouvrages développant une "Introduction à l'anthropologie" (Paris 1995), s'intitulent "Socio-anthropologie des religions" (Paris 1997) et "Anthropologie politique" (Paris 2000).

Le fait que le chien-chien à sa mémère porte parfois un vêtement est un indice psychologique concernant la mémère, non le chien. Pour l'homme, on peut se demander si son habit, en tant qu'apparence externe, reflète ou l'environnement social ou

le for intérieur. Peut-être les deux selon le cas. L'uniforme de circonstance énonce l'identité d'un groupe, non les caractères profonds du porteur, et le mannequin singulier du défilé de mode apparaît surtout comme porte-manteau ou "griffe sortie". Pourtant nul ne conteste que l'habit soit signe de distinction, de raffinement ou de vulgarité. Même dans les sociétés fondées sur la tradition, des codes vestimentaires stables font autorité, tout en affirmant par des signes les hiérarchies de la notoriété. Néanmoins il y aurait erreur à surestimer l'ancienneté de certaines tenues vestimentaires, aussi bien chez nous où beaucoup de costumes dits traditionnels et provinciaux datent seulement du développement du textile au XIX^e siècle, qu'en Afrique victime du surplus au cache-sexe imposé par la pudeur des missionnaires, par l'imitation de l'Europe colonisatrice, puis par le challenge à l'élégance dans les zones urbanisées. Dans la société moderne, l'être et le paraître ont tendance à se confondre. Qu'est-ce qu'un général en slip ? La reconnaissance sociale est tributaire de l'image offerte.

Quelle est l'imagerie fournie par les photographes d'il y a un siècle ? Et quelles fonctions particulières sont celles du vêtement dans ses variétés contemporaines comparées en Afrique et en Europe ? De l'analyse des modes et de ses changements, et de l'examen d'une partie de la littérature anthropologique à ce propos, nous dégagerons différents terrains encore mal explorés qui pourront solliciter l'attention des chercheurs. Mais il ne sera question ici ni de l'artisanat traditionnel, ni des motifs de pagnes imprimés, ni des modalités de confection des boubous et tuniques, ni des ca-

lendriers religieux et vestimentaires, ni du marché des tissus, seulement du choix, de l'usage et du port du vêtement sous les angles fonctionnel et symbolique.

De la brousse à la housse

Toute étude de l'apparence vestimentaire en Afrique réclame des mises au point préliminaires concernant l'imaginaire nudité des habitants du continent africain autrefois, le rôle de la parure lorsque les parties couvertes sont réduites, le développement récent d'un artisanat et l'amélioration des techniques de filage, tissage, teinture, confection.

Il serait erroné de penser que l'Africain pratiquait avant la colonisation le nu intégral et permanent. Pour le XII^e siècle, l'historien arabe Al Bakri signale les cotonnades portées par les riches dans le Ghana d'alors (sans correspondance géographique avec celui d'aujourd'hui) et les historiens de la colonisation indiquent la nudité quasi totale (avec quelques parures) pour les paléonégritiques tels Kabyé du Togo, Kirdi du Nigéria et du Cameroun, Lobi du Burkina ... et pour les peuples du Haut Nil : Nuer, Shilluk, Dinka ... Mais ceux-là ont des voisins survêtus portant, comme les chefs peul ou kanouri, un *sarwal* recouvrant un ou deux caleçons ainsi que quatre ou cinq boubous superposés, sans parler du turban et du voile qui recouvre le bas du visage. Ailleurs que dans les zones touchées par l'islam, la nudité temporaire et fonctionnelle est habituelle pour dormir, se baigner, jouer lorsqu'on est enfant, participer à des initiations en forêt sacrée.

La parure du cache-sexe est souvent un montre-sexe ornant les parties fécondes et protégeant contre les dangers surnaturels : l'étui pénien protégeait le Somba du Dahomey contre les génies de brousse (cf. Mercier 1968). Les Lobi nouaient à leur prépuce une ficelle qu'ils attachaient à la ceinture végétale de leur taille. Les femmes kabyé restaient nues pour se laisser pénétrer par les influences fécondantes de la terre, tandis que les femmes fali du Tchad s'obstruaient le vagin avec un bouchon simulant le pénis. Un souci analogue explique le port d'une ceinture de perles autour des reins chez beaucoup de femmes d'Afrique occidentale, encore que cette ceinture puisse par son cliquetis et ses couleurs exciter la concupiscent masculin et jouer le même rôle que le slip transparent des européennes.

Parure aussi que le séant de cuir, le bouquet de feuilles couvrant les fesses, le tablier végétal différent de l'adipeux, le bandeau d'écorce bat-

tue ou d'étoffe passant entre les jambes, ce dernier d'usage commun pour la pêche, la chasse, le ménage ou le travail. Longtemps ce type de vêtement a été l'art principal de la vêtue africaine. D'une société et d'une époque à l'autre varie la définition des parties du corps à cacher (usage récent du monokini en Europe, genoux impudiques des années 1920). En Afrique, c'est l'influence des religions chrétiennes et islamiques qui a profondément modifié la notion de décence et pénalisé des nudités non érotiques pour les gens du cru.

Dans les sociétés africaines vêtues, les enfants restaient nus jusqu'au début de la puberté. Ensuite la vulve devait être dissimulée. S'y ajoutait fréquemment l'épilation pubienne. Les seins n'avaient pas à être cachés, sauf parfois pour les femmes de sang royal. Le colonisateur, par habitude et tradition occidentale, par pudeur religieuse et par intérêt économique dans la vente de cotonnades, a modifié les mœurs notamment entre 1890 et 1925.

La nudité africaine gênait bien sûr les missionnaires français. Ils estimaient que l'espoir de conversion augmentait en Côte-d'Ivoire parce que les gens y marchaient vêtus, comme le raconte Philippe Laburthe-Tolra qui note que, dès février 1922, le chef beti catholique du Cameroun, Charles Atangana, prend la décision suivante :

Désormais, les hommes ne porteront plus l'*obom* (pagne d'écorce battue) et ne se teindront plus avec le *baa* (fard de padouk) ; que tout homme porte des vêtements de tissu. Les femmes ne mettront plus l'*ebui* ni l'*ekuba* (parures traditionnelles) ; que finissent les anciennes tresses *koe meso*, *bevuvulu* (tresses complexes imbibées d'huile) ; toute femme ne doit porter que des *mintog* et des *bilat* (petites tresses simples sans huile). Aucune femme ne se teindra plus avec le *baa* ; que toutes portent des robes, bien que l'argent soit difficile (Laburthe-Tolra 1999 : 282).

“Comme les autres dépendants, esclaves et serviteurs, qui y voyaient l'occasion d'une promotion, les femmes ont tout de suite saisi l'intérêt d'une religion qui les libérait des interdits alimentaires et qui rendait obligatoire la coquetterie de se vêtir” (Laburthe-Tolra 1999 : 248). La nudité est “signe de pauvreté et de *chasteté*, tenue des esclaves, des impubères ou des adultes consacrés, tandis que le vêtement et la parure sont au contraire appels à la sensualité. Les femmes de Minlaba le répètent à l'envi : puisqu'on ne pouvait entrer à l'église qu'avec un foulard de tête et une robe jusqu'à par terre, toutes souhaitaient se convertir au moins par coquetterie ; elles savaient qu'ainsi vêtues elles allaient attirer le regard des hommes.

La messe où l'on s'habille, où l'on se voit, où l'on se bouscule, remplit ainsi malgré elle une fonction mondaine, voire licencieuse comme dans Rabelais" (Laburthe-Tolra 1999 : 395).

Lorsque l'Afrique est devenue indépendante, les gouvernants ont contraint leurs ressortissants à se vêtir "décentement" en intériorisant le stéréotype colonial : évolué vêtu *versus* sauvage nu. Un doigt d'islamisme de plus et l'on voit en 1966 l'interdiction formelle par le président guinéen Sékou Touré (trousseur de jupons) du port de la mini-jupe.

J'évoquerais le troc d'une civilisation de la brousse contre une civilisation de la housse. Lévi-Strauss pourrait broder sur la convertibilité des codes culinaire et vestimentaire "cru-nu" pour reconnaître que le cuit des Blancs au soleil d'Adam a aussi ses codes, règlements, valeurs, décors, temps sinon température.

Désormais, comme le vêtement est généralisé, je vais couvrir de mon propos seulement ce qui se substitue au nu : le vêtement cousu en Afrique soudanaise, le pagne drapé, genre toge, dans l'Afrique guinéenne et forestière (et pour les femmes en Afrique soudanaise).

Les grands pagnes drapés varient considérablement d'une région à l'autre, par le matériau, la couleur, le dessin et le port. A côté des "couvertures" en écorce de ficus ou en rabane teinte en rouge du Congo, on trouve, déjà plus élaborés, les plaids soudanais faits de bandes de coton ou de poil cousues ensemble, et dont le dessin indique l'appartenance sociale du porteur, puis les toges et *kenté*, très répandues du Nigéria occidental à la Côte-d'Ivoire, en lamé (Yoruba, Akan) ou en velours de coton (Nupé) de fabrication locale, ou même en soie tissée d'or, tissée sur place (Ghana, Bas-Togo, Bénin, Nigeria) avec des fils importés. Ces pagnes ont longtemps eu une importance sociale et rituelle considérable. Leur accumulation constituait un mode de thésaurisation prestigieux, ils entraient dans la composition des dots et surtout, on en enterrait et détruisait en grand nombre pour les funérailles des notables (cf. Balandier 1968).

Fonctionnalité du vêtement

Si l'on a abandonné le nu, c'est qu'était prise en compte et valorisée la fonctionnalité du vêtement. Celui-ci révèle, selon les sociétés et selon l'époque, le poids supérieur de l'une ou l'autre de ses utilités réelles ou fictives, notamment dans le passage de la finalité de protection à la finalité esthétique, plus

ou moins lié au passage d'une économie de rareté à une économie somptuaire. Si dominant des obligations et interdits magico-religieux régissant les apparences (symboles, matériaux, couleurs, tout cela serait à définir par des études de cas), il se peut que la symbolique identitaire s'affirme fort différente par l'accès à une consommation, sinon de masse, du moins plus aisée. La sémantique s'enrichit lorsque les jeunes, les femmes, les fonctionnaires, les Miss Cameroun, Miss Ghana ou Miss Afrique se constituent ou en "tribu" ou en mannequins séducteurs. Ma démarche prendra quelque pertinence par une comparaison Europe-Afrique.

Distinguons, après bien d'autres, les fonctions protectrice, économique, identitaire, symbolique, esthétique. Découpage banal et suggestif mais fallacieux en ce qu'un esprit trop classificateur aurait tendance à ne pas suffisamment percevoir les coexistences et les interrelations fonctionnelles par exemple entre l'utilitaire, l'esthétique et le sémiotique. Je crains que bien des doctorants ne valorisent, sans preuve et sans comparaison avec des cas différents, ce qui leur semble être une évidence. On dira par exemple que la fonction du vêtement est d'informer de l'identité humaine avec ses différences d'âge, de sexe, de position sociale, d'activité (travail au champ, cuisine, pêche), de culture (aller au spectacle ou à des funérailles), de lieu et de moment (saison et période de la journée), d'état sanitaire, de position politique, idéologique ou religieuse. Tout cela est trop général et banal lorsqu'on ne l'a pas prouvé par des faits et surtout pondéré en fonction de réactions différentielles des sociétés à l'égard de telle parure et de tel vêtement.

En Afrique par exemple, il n'est point de bronzage estival, ni d'exhibition par les jeunes de telle marque Nike ou Reebok (sauf dans les capitales), ni de cérémonie du petit coucher du roi ..., mais on sait prendre le cas échéant un bleu de travail, une tenue sport, un costume de ville, un habit traditionnel et particulièrement tel pagne, accroché de telle manière à la ceinture ou jeté sur l'épaule pour accomplir telle cérémonie ancestrale. S'habiller, on le verra, peut être une liturgie transfigurée par des valeurs religieuses. Colette Piault a spécifié les journées pagne et les journées tergal dans le pèlerinage à Bregbo en Côte-d'Ivoire où habitait le prophète harriste Albert Atcho.

La "Fête", c'est surtout pour le prophète le moment de manifester aux yeux de tous l'étendue de son pouvoir. C'est pourquoi il est indispensable que les délégations soient nombreuses et viennent de loin ... La journée du 1^{er} novembre, que nous pourrions appeler "tergal"

en fonction des vêtements portés par l'assistance, est une journée officielle où sont conviés les délégués du gouvernement, les personnalités politiques, les amis du prophète dont de nombreux européens. Les parades avec motocyclistes, le banquet, les discours et la remise de décorations formeront le programme de cette journée au cours de laquelle Bregbo se situe dans la Côte-d'Ivoire moderne. La deuxième journée, le 2 novembre, est un jour de repos, de détente où l'on dort le matin et danse l'après-midi. C'est la journée villageoise que nous pourrions appeler "pagne" dans la mesure où les vêtements européens ont été échangés contre les pagnes traditionnels – les délégations se regroupent par village pour danser –, Bregbo apparaît alors comme un carrefour de traditions. La troisième journée, le 3 novembre, que l'on pourrait appeler "percale" voit apparaître la religion harriste – grande procession regroupant tous les évêques et prêtres harristes, sermons et prières, bénédictions de tous les fidèles par l'eau du prophète, formeront la trame de cette journée. Bregbo est alors un haut lieu du harrisme (Piault 1975 : 46).

Que Protée et Prométhée soient de même souche, voilà ce qu'on découvre par l'histoire de la distinction vestimentaire dans les ordres politique, religieux, professionnel, coutumier. En France, les médecins et magistrats ont émergé au XVII^e siècle comme gens de robe, les militaires comme gens d'épée ou gens d'armes après que leurs ancêtres en service d'ost aient chevauché avec armure aux marches des seigneuries. Sous le règne de Louis-Philippe, le costume masculin est révolutionné par l'abandon des couleurs claires et des vêtements ajustés au profit des lainages foncés et de la redingote austère. Lorsque la discrétion et la sobriété se posent en canon de l'élégance masculine, l'image de frivolité semble alors s'accorder davantage à la féminité, et selon une logique de l'inconstance, de la disqualification du passé, de la variété somptuaire et de la distinction, les modes surtout féminines, accélèrent la consommation vestimentaire (que Fernand Braudel [1985] nous montre à l'origine du commerce, de l'artisanat et de l'industrie) au moment où prend essor la révolution industrielle.

Protection

Selon un raisonnement qui relèverait de l'évidence, on croit première la fonction de protection contre les intempéries (chaleur, froid, vent, précipitations), contre les végétaux et les animaux. Pourtant il n'est pas prouvé que cette fonction soit statistiquement la plus importante ni historiquement la première. Les mythes nous évoquent le costume

d'Adam sans feuille de vigne ; Victor Hugo (1859) dit Caïn "vêtu de peaux de bêtes" et Anne Chapman (2002) voit les Indiens Selknam de la Terre de Feu (parmi les terres les plus froides de l'Amérique du Sud) aussi nus que les Tupi d'Amazonie. Affaire de degré culturel de sensibilité au milieu chez les Inuit, comparés aux Bédouins ! Affaire aussi de ressources naturelles : fibre de lin, coton, laine, poil, écorce, etc., et de maîtrise de ces ressources par des techniques plus ou moins sophistiquées de rouissage, cardage, filage, tissage ! Affaire enfin de conception de la pudeur et des interdits sexuels variables selon les sociétés. On peut aussi concevoir un tablier ou un vêtement de travail, comme protection du vêtement de dessous contre les taches salissantes. Protecteur, le vêtement l'est aussi de la curiosité d'autrui et du mépris en ce qu'il dissimule défauts et faiblesses : bosse, embonpoint, épaules étroites, jambes trop courtes, piqûre de seringue, hernie ombilicale . . .

Signification sociologique

En dissimulant, le vêtement peut aussi montrer, affirmer une appartenance : port masculin de la braguette dans l'Italie du XV^e siècle, port féminin de la coiffe de Pont-Aven depuis le XIX^e siècle. Porteur de signe, il est moyen d'expression et de communication, transmetteur d'informations qui permettent au spectateur ou à l'interlocuteur de régler sa conduite.

Je me souviens être venu interviewer le chef de canton Pébi IV à Agou-Nyogbo, en 1978. Tout en attendant sur la terrasse de sa maison avec mon cadeau d'une bouteille de schnaps pour les ancêtres (dans un pays de première colonisation allemande), je l'entraînerais revenir des champs avec sa houe sur l'épaule et rentrer par une porte latérale. Vingt minutes après, il me reçoit en *kenté* cérémoniel relevé sur le bras droit, avec à sa droite le Asafohéné (sous-chef autrefois "chef de guerre") et à sa gauche le Tchami, qu'on pourrait traduire par "secrétaire", pas nécessairement lettré mais qui est son porte-parole et un peu de la mémoire du canton, le second acolyte étant vêtu plus modestement que le premier (cf. Rivière 1981).

L'habit extériorise le grade, la fonction et l'état (sous l'ancien régime : clergé, noblesse, tiers-état), ailleurs gens de robe, fidèles d'un *vodu*, El Hadj vêtu d'un boubou blanc sacralisateur et la tête couverte d'un voile blanc qui le spécifie comme purifié par son voyage à la Mecque. Pour une photo de famille, chacun se fige de face en ses

plus beaux atours. Ces atours ont toujours été reconnus comme signes d'appartenance sociale, soit de classe : cols blancs, cols bleus, cols roulés, faux cols, collets montés, etc., soit de groupe : vêtement ample et bouffant à couleur vive des hippies, blouson noir des rockeurs à rouflaquettes. En cela, l'habit manifeste un consensus de groupe tout en étant un instrument de cette cohésion. Il délivre des messages : chemise Lacoste du tennisman, mitaines du conducteur automobile, après-skis du montagnard d'un jour, chasuble de prêtre, veste rouge de Georges Marchais, tunique de chanvre jaune-safran du brahmane. Chaque équipe sportive porte sa tenue spécifique. Dans les arts martiaux, le grade est symbolisé par la couleur de la ceinture.

En bref, l'information véhiculée porte sur l'état biologique (sexe, âge), sur la situation de l'individu au sein de la communauté africaine (célibataire, homme ou femme mariée, pénitente adultère au crâne rasé), sur le statut et la richesse (selon le matériau, la coupe, la broderie, les décorations). Par divers indices vestimentaires sont communiqués l'état de deuil ou de grossesse pour la femme, le statut de chef pour tel homme. Les parties significatives d'un costume sont le plus souvent constituées par des éléments matériels (ornementation, couleur, coupe, matériau), également par la manière de porter telle pièce (le châle brodé pour sortir un soir), encore qu'existent des inversions vestimentaires pour se protéger du mauvais œil, pour protéger le vêtement contre l'usure ou la saleté (mise à l'envers) sans parler des cache-misère (djellaba, boubou).

Dans une même population, des costumes différents expriment des degrés de deuil ou de richesse. Leur nombre signifie généralement l'aisance. Qu'en est-il de l'effet de superposition ? On dit que les paysannes hongroises portaient jusqu'à quinze jupes superposées les jours de fête, nos arrières grand-mères un peu moins. S'agissait-il de montrer l'abondance des vêtements et donc la richesse, de cacher les parties érotiques de la danseuse levant la jambe, de gonfler à partir de la taille une artificielle crinoline, d'isoler les odeurs, de servir de système de chauffage aux sans-culottes d'autrefois ? Protection ou esthétique, qui le sait ? Toujours est-il qu'en Afrique la jupe ample est utilisée pour les tâches ménagères. Les jours de fête ou de marché, les belles se serrent le pagne sur l'arrière-train en s'obligeant à des petits pas, critères de l'élégance chez les mannequins de Haute Couture plus connus par le public que les mannequins d'exposition en plâtre des musées d'art et traditions populaires.

Comme dans le théâtre japonais, la tribu des *teenagers* se reconnaît à ses masques. Après laminage du dimorphisme sexuel par le rock'n'roll américain, le jean signifiant la constitution des jeunes en nation cosmopolite, la mode contemporaine informe avant tout sur l'âge. Néanmoins le Black ado typique mâle se reconnaît à sa casquette visière en arrière, à ses baskets à languette, à son pantalon surdimensionné tombant en accordéon et à sa démarche déhanchée de danseur hip hop, torse bombé. A chacun ses uniformes ! Sauf pour l'élection de Miss Afrique ? Et encore. Les conventions uniformes tempèrent la crainte des débordements de féminité expressive : maillot restreint, corps surcosmétisé, pose convenue, sourire aussi vide que figé. Il faut chercher ailleurs les valeurs qui guident tacitement le choix du jury : mensurations idéales, proportions, sveltesse, charme, jeunesse. Au total, d'autres critères que ceux qui président à la cure de lait chez les femmes massa du Cameroun décrites par Igor de Garine (1975).

Symbolique

Comme élément de l'identification joue le symbole. Celui-ci étant ambigu, la fonction symbolique se rapproche parfois de la fonction magique du vêtement parce qu'on joue sur différents niveaux de signification religieux ou politiques.

Dans la Genèse, la conscience de la nudité est liée à la conscience morale de soi dans ce qui est appelé le péché originel. Dans la vision qu'a le prophète Daniel de l'Ancien Testament siégeant sur un trône céleste vêtu de blanc couleur de lumière, l'habit est censé révéler le caractère profond de celui qui le porte. Vêtement de justice, manteau du salut, ces termes conviennent à la nature d'une personne transcendante. Dans la transfiguration de Jésus, ses vêtements deviennent resplendissants, d'une blancheur céleste et divine. Le vêtement blanc, ou vêtement de gloire, du monde angélique est symbole de pureté. Dans la gnose, le vêtement symbolise l'être même de l'homme. Dans le christianisme inspiré de saint Paul, on dit que le chrétien a revêtu Jésus-Christ. Les femmes à l'église en signe de soumission à Dieu devaient se couvrir la tête comme les juifs de la *kippa*. Lors du baptême, le néophyte est revêtu d'une robe blanche.

Certes "l'habit ne fait pas le moine", mais il y contribue. Chaque congrégation religieuse (bénédictins, dominicains, capucins, carmélites . . .) et chaque Église nouvelle en Afrique se différencie

par son habit. Dans les monastères de l'Église d'Orient, la prise d'habit constituait un second baptême. L'habit des moines bouddhistes évoque le détachement du monde. L'investiture du patriarcat *zen* se fait par la transmission de la robe, de la *kâsaya*. Le maître soufi donne son manteau à celui qu'il admet dans sa communauté. Les franges du vêtement sacerdotal hébreu symbolisent la pluie de la grâce. L'entrée dans une société secrète chinoise suppose qu'on revête une robe blanche. En Chine, le vêtement impérial est rond en haut au col et carré en bas, symbolisant le ciel et la terre. Il est fait de douze bandes comme l'année de douze mois (harmonie) ; les manches sont rondes (grâce du mouvement) ; la couture dorsale est droite (rectitude) ; le bord inférieur horizontal (paix du cœur). Reflet des croyances aussi que la tiare pontificale imitée de la babylonienne qui indiquait la souveraineté du prince sur les mondes du ciel, de la terre et des enfers ! Dans la tenue des prêtres pour l'office religieux catholique, l'amict, l'aube, la ceinture, la chasuble, le brassard, la chape étaient endossés en récitant la prière adéquate rappelant leur signification. Pour les Toungouzes, le vêtement est une armure. Pour les femmes évé en grossesse, l'*efuka* est la ceinture magique fabriquée à partir d'herbes, de plumes et d'écorces, à vertu protectrice, qui doit leur éviter une fausse couche. Serrée autour des reins, directement sur la peau, en bas du ventre, elle doit être descendue par les pieds une semaine environ avant l'accouchement comme rite présageant une heureuse délivrance.

On peut se demander si le goût actuel des prêtres et officiers pour des vêtements civils et laïcs ne va pas dans le sens d'une désacralisation et d'une perte du sens du symbole. Evitement d'un repérage à risque ? Sans doute ! Reniement d'une appartenance ? Pas tout-à-fait !

En Afrique occidentale, observons les fidèles d'un vaudou. Dans un couvent initiatique chez les Evé du Togo adeptes de Mami Wata, les femmes déjà initiées, aux seins nus, au ventre couvert de volants bariolés et superposés formant jupe gonflée comme un champignon juste au-dessous de la poitrine, portent un foulard blanc sur la tête (signe de pureté et de sacralisation), les hommes leur costume de tous les jours. La prêtresse guide une fille, couverte seulement d'un cache-sexe dont deux bandes retombent par devant (retour à la tradition) ; les fesses sont nues avec des ceintures de perles sur les hanches. Elle a des rubans aux poignets et aux chevilles, trois colliers de cauris, la tête tondu, le visage et la poitrine peints de signes magiques au kaolin. La jeune fille est sur le point de tomber en transe. Le prêtre ou

féticheur en retrait et nu-pied n'a qu'un court pagne blanc de la ceinture au mollet. Un autre prêtre en attirail semblable prend pose avec un inoffensif python royal enroulé autour du cou. Il est sous la protection du dieu serpent Dan (cf. Chesl 1982).

Parmi les symboles divers du vêtement, celui des couleurs s'ajoute à ceux de la matière et de la forme. Pour qui a fait vœu de pauvreté en Occident, convient une robe de bure, c'est-à-dire de laine brune grossière pour les franciscains. Le blanc sied à l'ordre dominicain, le noir aux bénédictins. Pourquoi la robe gris-bleu des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul ? Parce que le pastel n'était pas à l'époque une teinture coûteuse, comme plus tard l'indigo permettant de teindre les bleus de travail et les costumes militaires. Au XIX^e siècle, le pantalon des soldats français sera rouge pour encourager la culture de la garance. La pourpre cardinalice comme les manteaux princiers s'élaboraient par contre avec un rouge coûteux. En Afrique du golfe de Guinée, le rouge est associé à la santé et à la vitalité, au Congo central à la puissance royale. Pour cette raison, les fidèles du prophète André Matswa au Congo Brazzaville couvraient l'autel où ils célébraient leur culte d'une nappe rouge évoquant le Dieu Tout-Puissant.

En France, le noir a été mis en vogue par Philippe le Bon, duc de Bourgogne et Charles Quint au XVI^e siècle en tant que fond adéquat pour mettre en valeur les bijoux. En Afrique ressortent bien sur une peau noire les costumes masculins clairs. Tandis que le blanc était la couleur traditionnelle des ancêtres et du deuil, c'est désormais le foncé, le bleu-nuit ou le violet qui dominant (non pas le noir uni) comme signe de deuil sous l'influence de l'Europe.

Fonction économique

La christianisation, la colonisation, l'économie de marché ont évidemment touché à l'économie du vêtement en accroissant son importance dans le budget familial à partir même des préludes au mariage. Le prétendant généreux doit trouver de multiples occasions d'offrir des foulards à sa fiancée. Au nombre et à la beauté des pagnes dans le trousseau de la mariée, on jugera de l'aisance des familles. Beaux et coûteux seront les costumes de fête et de bal des dames, "qui épuisaient son budget" me disait mon collègue et ami le professeur Djibril Tamsir Niane, auteur de "Soundjata ou l'épopée mandingue" (1960).

Au Nigéria, la valeur de la garde-robe excède celle de tous les autres biens possédés y compris l'habitation. L'estimation en est faite souvent par équivalence en têtes de bétail.

L'importance économique du vêtement est évidemment liée à son prix, à sa valeur mythifiée, aux mouvements de la publicité et du commerce dans une Afrique accédant depuis peu à la fabrication du textile. La commercialisation des pagnes de coton imprimé, étudiée par Rita Cordonnier (1987) sur le marché de Lomé, ne s'explique pas seulement par le désir féminin de se vêtir et de se distinguer (ce qui existe partout), ni même par l'existence de classes aisées sur cette partie de la Côte des esclaves, mais surtout par les liens de la côte togolaise et ghanéenne dès les années vingt avec l'import-export britannique de textiles provenant notamment de Manchester, par la situation des femmes éyé et mina sur la côte qui participent faiblement aux travaux agricoles et ont le droit de disposer d'une partie des biens gérés au nom du mari. L'esprit d'entreprise et de profit gagne du terrain dans les années cinquante à Lomé et Aného, chez les hommes comme chez les femmes qui prennent en main la revente de tissus de la Côte-d'Ivoire jusqu'au Gabon. Elles obtiennent l'exclusivité de certains imprimés achetés directement au producteur et revendus en gros ou demi-gros à des associations de revendeuses qui négocient leur patente avec le gouvernement en jouant comme groupe de pression. Des "Nanas-Benz", c'est-à-dire des mamies fortunées qui roulent en Mercedes-Benz, on dit qu'elles ont troqué leur pouvoir génésique (beaucoup à leur âge sont ménopausées) contre le pouvoir de faire de l'argent. A leur rente en travail obtenu par l'économie informelle et par la faible rémunération des manutentionnaires du tissu s'ajoute une rente de situation due au marché central, à la présence en ville d'équipements bancariers de crédit et des maisons d'import-export. Stimulé par la demande, la commerçante pousse à l'achat, ce qui fait vivre aussi toutes les petites couturières de la ville.

La fonction esthétique et la mode

La fonction esthétique du vêtement relève en fait des systèmes de valeurs en cours dans une société à une certaine époque. Elle est autant liée à une psychosociologie du goût dans ses variétés et vanités qu'à une socio-anthropologie de la mode dans ses variations. Si la mode répond à un désir d'influencer, elle montre aussi comment l'individu est influençable par la collectivité. Il est vrai que la

communion s'effectue mieux par la conformité de la vêtue et qu'ajouté aux civilités, le vêtement est pièce d'identité pour l'entrée dans un groupe. Voilà pourquoi on suit la mode, domaine de l'éphémère séducteur et de la différenciation marginale.

La revue *Femme d'Afrique* donne le "la" et les couturières de Lomé, de Ouagadougou, de Kinshasa et de Cotonou, de tenter d'imiter tel modèle, et les clientes de requérir tel "patron" de robe en papier découpé pour séduire leur patron à elles. Une étude des médias africains (radio, télé, presse) indiquerait les circuits de diffusion sociale rapide, à partir de quoi on pourrait saisir par confrontation avec des observations de terrain, les temps de vie plus ou moins courts de telle façon de se vêtir. Il faudrait aussi préciser quelles minorités (couturiers, commerçants, stars locales) impulsent ces diverses modes ; comment joue le prestige de telle ou telle ville (Abidjan, Dakar, Brazzaville) ou le statut social du porteur, dans l'effet d'imitation. Je pense au boubou, au calot de feutre et au mouchoir blanc de Sékou Touré de 1954 à 1984, au costume à col dit Mao, veste boutonnée bord à bord, du président Mobutu du Zaïre dont l'inspiration est plus indienne que chinoise en réalité. L'imitation du modèle par des gradés du Parti avait valeur d'identification.

Quoique stigmatisée parfois comme frivolité, la mode n'en demeure pas moins un sujet prestigieux lié à l'activité de l'imaginaire, au fétichisme et à la magie de l'apparence, même si le regard scientifique semble désacralisateur sous prétexte qu'il y a un hyperculte de la mode et une mort rapide dans le démodé. Il s'agit moins là de la soumission à un désir indéterminé et débridé que du jeu de passage ludique auxquels se livrent les créateurs vestimentaires et les élégantes. Les thèmes de jeunesse, de vacances, de disponibilité du corps, de sérieux du travail, ont incomparablement moins d'importance dans le théâtre africain de la mode que sur la scène européenne, mais ici comme là, la mode est bien l'esprit de la modernité, le lieu où se nouent la volonté d'individualité dans la différence et l'incorporation à la bande des semblables de même époque.

Psychologiquement la mode est importante pour qui s'y implique et affirme sa modernité, son appartenance un moment à une génération (même du troisième âge) pour ne se sentir ni exclus ni différent. Historiquement, elle ne se manifeste que dans les classes élevées au XIV^e siècle et à partir de l'Italie. Elle ne se développera qu'avec l'industrie du textile au XIX^e siècle, même s'il existe des vagues passagères comme celle du cachemire à la fin du XVIII^e siècle, présente dans

les châles en laine de chèvre imprimée avec motifs de palmettes. Comme du temps du Bourgeois gentilhomme de Molière, l'imitation du costume et sa propagation s'opèrent à partir de la classe la plus favorisée et comme dans l'Ancien Régime, où elle était représentative de la cour princière de France dont le prestige s'imposait à l'Europe, la mode reste en rapport étroit avec la hiérarchie du pouvoir.

En Afrique, où les gens la captent-ils ? Bien sûr, aux réceptions de la classe supérieure, mais encore aux aéroports, aux défilés politiques, au marché où s'exhibent quelques élégantes, aux sorties d'églises, etc. Lieu plus précis encore : la poitrine ou l'arrière-train d'Africaines enjolivées par l'effigie d'un chef d'État en médaillon, le pagne étant sorti d'usine en vue du prochain meeting politique.

Quoi qu'on dise du retour régulier du changement de mode et de la mode du changement, la mode ne réussit que si elle exprime les aspirations majoritaires d'un groupe social : rêve et mystère pour la romantique française début de siècle, force et rock pour les jeunes habillés de Cacharel ou Hechter à partir de 1964. L'Afrique connaît, bien sûr, les griffes prestigieuses du prêt-à-porter comme l'a admirablement montré le congolais Julien Gandoulou, fin observateur de la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes) à Baongo (1984). Les sapeurs sont assidus au voyage initiatique à Paris pour y capter des marques.

Yves Delaporte résume ainsi les recherches de Gandoulou :

Ces jeunes gens originaires de milieux très modestes, souvent paysans, au niveau scolaire rudimentaire, axent la totalité de leur existence sur le luxe vestimentaire et l'art de paraître. Le voyage initiatique à Paris, où ils deviennent Aventuriers, est accompli dans le but de se procurer des vêtements griffés par les grands couturiers. Vivant dans des conditions précaires, souvent dans la clandestinité, dormant dans des taudis, se privant du nécessaire, ne mangeant à leur faim qu'au hasard de petits larcins, ils ont une obsession : se procurer la "gamme", c'est-à-dire la panoplie vestimentaire constituée de complets en gabardine, en lin, en cuir (9 000 F), en daim, de chaussures en peau de crocodile (5 200 F), etc., dont la valeur totale atteint plusieurs dizaines de milliers de francs. C'est seulement alors qu'ils pourront envisager le retour au pays, où un public de jeunes fans les jugeront dès leur descente d'avion, les moquant impitoyablement au moindre manquement. En cas de réussite, ils deviendront Parisiens à Brazzaville après avoir été Aventuriers à Paris. Mimant les membres de

la classe dominante jusque dans leur apparence physique (embonpoint soigneusement entretenu par un gavage à la semoule de blé dur, coupe de cheveux imitant une calvitie), ils se réunissent alors dans des clubs dont l'entrée se fait sur présentation d'un ticket de métro parisien, et où l'on exécute la "danse des griffes" : sur un rythme de rumba, chacun exhibe ses différentes griffes, ouvrant sa veste, remontant son pantalon pour laisser apparaître la griffe des chaussettes ou des chaussures ("Cette griffe, c'est Torrente/Cette griffe, c'est Valentino-Uomo/Cette griffe, c'est Daniel Hechter/Cette griffe, pour ce qui est des chaussures, c'est J.-M. Weston", etc.) ... (Delaporte 1990 : 1019 s.).

Le domaine de la mode ne s'étend pas qu'aux vêtements "dernier cri" mais à la parure, aux mondanités, à la consommation ostentatoire. Si le dandy vit pour s'habiller et si son existence consiste en le port d'un vêtement, tout en tirant de sa revente le profit d'un autre voyage à Paris, la mode joue sur de nombreux paramètres : tissu, coupe, forme, couleur ... Mais Protée n'est pas destiné à ceux qui manquent de protéines.

Quant au goût, du domaine de l'appréciation communautaire et des valeurs, on sait qu'il varie beaucoup d'un pays à l'autre. Plus d'échelle partagée de l'élégance, ni de souverains comme référents du goût, mais le goût (hors saveur) continue de s'attacher au vêtement et à la parure plus qu'à la nourriture. Chaque peuple considère beaux ses vêtements et laids ou curieux ceux qui n'obéissent pas aux mêmes canons. Le critère du beau est ici de sobriété des coloris, de simplicité des formes, là d'éclat des couleurs ou d'exubérance dans l'ornementation, mais partout le goût esthétique reste associé au prestige social, à la richesse et à ce qu'on exhibe dans les réjouissances collectives.

Le dandy vit pour s'habiller. Son existence consiste en le port du vêtement. Il sait bien que la subtilité, l'élégance, la brillance sont facteurs d'agrégation. Cependant la communion s'effectue mieux par la conformité de la vêtue. Et ajouté aux civilités, le vêtement est pièce d'identité pour l'entrée dans un groupe, a fortiori dans le groupe de la Haute Couture. Ce qui est en jeu dans la Haute Couture, c'est la rareté du producteur-créateur, lequel, par le procédé de la griffe, constitue des objets rares et change leur valeur sans en modifier la nature matérielle. De l'importance de l'innovation en Abidjan et de la luxuriance des pagnes coupés cousus, Anne Grosfilley donne un aperçu saisissant dans la dernière partie de sa recherche sur "le paysage textile ouest-africain" (2001).

Le costume et le reste

En se focalisant sur le pagne africain, le chercheur prend le risque parfois de négliger les accessoires de l'armure textile, qui ont pourtant leur importance dans le tissu social comme le note Paul Yonnet évoquant le déplacement du besoin de se vêtir sur les détails et accessoires. "S'habiller est le propre de l'homme. Supprimez le voile et il invente des lunettes de soleil, qui permettent également de voir sans être vu. Supprimez le gant, il se vernit les ongles. Supprimez les poches et il invente le sac. Supprimez le chapeau et il se teint les cheveux, se les frise. Supprimez le corset et il se muscle" (Yonnet 1985 : 307).

Il y a cinquante ans, les élégantes d'Europe, veuves ou non, rabattaient de leur chapeau à bord une voilette de gaze mouchetée. Quant au foulard de tête africain, il se porte de différentes manières, notamment à la "mon mari est capable" éventuellement sur une coiffure de jolies tresses découpant le cerveau des belles. Les Afghanes de l'ère talibane étaient condamnées, elles, à regarder par le judas de leur *tchadri*. Les voiles de Lamu donnent aux belles kenyanes une silhouette un peu arabe qui les valorise. Le Sénégalais avec ses babouches et le Touareg avec ses semelles résistantes fixées au pied par des lanières de cuir prennent leur pied à se chausser de beaux accessoires.

Concurrents du vêtement comme parure sont le maquillage et le bijou ; bijou qui peut être fibule d'une belle Indienne Nez-percé ou d'une Montpellieraine trouée de partout, labret d'une Sara du Tchad, ceinture d'or d'une soudanaise ; maquillage qui peut être peinture corporelle d'un Peul bororo ou d'une adepte émé de Mami Wata, peau ambrée d'une allogène de Saint-Trop, tatouage facial d'une Berbère ou dorsal d'un barbare de Palavas-les-flots. Autant d'ornements distinctifs et de formes esthétiques, éventuellement à but de protection magique. Mais l'ornement peut faire partie du vêtement et participer aux mêmes fonctions.

L'enveloppe, sinon l'emballage, joue dans la communication humaine tout autant que la couleur du plumage ou du pelage, la roue du paon ou la parade du pigeon dans l'érotique ritualisée de la séduction animale. Se faire prendre le foulard ou une chaussure entre dans les jeux de la sexualité juvénile tout comme les oscillations fessières du pagne accentuent les cambres séduisantes. Fascinants pour la vie éternelle sont les chefs statufiés sur leur tombe dans le cimetière de Davié au bord de la route Lomé-Tsévié. Avec réalisme le sculpteur-peintre local a représenté le défunt

comme vivant avec sa passementerie, son ombrelle, ses lunettes, sa montre-bracelet, son chasse-mouche, etc., autant de signes de son grade et de sa modernité.

Changements

Sur le vivant, ou plutôt la vivante actuelle, la parure et le vêtement changent à un rythme soutenu : la robe monte ou descend des chevilles au genou selon l'année, la ceinture se porte large une saison, étroite une autre. Dans le long temps de la progression de la société industrielle moderne s'observent de profonds bouleversements dans l'habillement. Plus vite que n'a régressé la haute coiffure de dentelle bretonne ou des Sables d'Olonne balayée par le vent, en Afrique, le pagne a lui-même balayé les bandes de coton cousues avec quelques réserves pour passer la tête et les bras. Les tergal, toile de jean, lycra, nylon fin ou popeline ajourée de broderie anglaise ont remplacé avantageusement les écorces, peaux et cotonnades grossières. L'homme initié porte des pantalons cousus et coupés dans des tissus de pagne tandis que le pré-initié, le *bilakoro* du manding, porte la culotte courte trouée hors des bancs de l'école.

Le changement affecte aussi le recyclage, car des morceaux de pagne usagés servent de serviette hygiénique, de linceul, de doublure ou de torchons. Le marché de la fripe est en efflorescence comme dans tous les milieux populaires. Changement encore que le passage la même journée de la jupe ample utilisée pour les tâches ménagères, au pagne serré pour se montrer au marché ou un jour de fête. Changement de provenance des tissus : java hollandais préféré par certains au wax anglais et au fancy des industries africaines aux fibres de coton plus courtes et aux teintures moins résistantes au lavage satisfaisant les budgets un peu serrés. Changements enfin dans la sémantique, par folklorisation, dans la mesure où les provinces et associations tendent aussi à se manifester pour les fêtes dans leurs parures et habits originaux, encore que les spécificités ne soient pas issues d'un lointain passé.

Conclusion

Ces observations rapides montrent combien des recherches sont ouvertes sur de nombreux objets textiles : techniques et décors des batiks, panneaux sénoufo avec tracés noirs à l'encre de Chine sur toile écrue d'animaux et de masques stylisés,

patchworks dahoméens symbolisant des devises royales, tissus ajourés et brodés (style hongrois) de Madagascar et des Comores (robes enfantines, collerettes, nappes, napperons, chemins de table) qui font le bonheur des touristes et des fonctionnaires locaux.

Comme les lavoirs, buanderies et blanchisseuses ont été étudiées en France par Yvonne Verdier (1979) notamment, il serait utile d'examiner en Afrique la lessive chez soi et au marigot, l'usage du savon noir et des cendres potassées, le séchage, les manières de repasser à la massue de bois, à la plaque de fonte, au fer à braise. Qu'en est-il du trousseau de la mariée ? Comment se constitue-t-il ? Quels sont les lieux et le mobilier de rangement (selon la classe sociale) du linge de maison, du linge de corps, des vêtements ? Selon quelles précautions et interdits ? De quelle manière et avec quels tissus porte-t-on l'enfant sur le dos ou sur la hanche ? Quels sont les vêtements de la petite enfance selon le sexe et l'âge ? Dans quels endroits s'habille-t-on ? Outre les modes de confection et les usages du pagne et d'autres vêtements féminins et masculins, on spécifiera l'effet produit et l'allure, dont cet aspect glissé de la démarche, buste droit de l'Africaine habituée à porter sur la tête des bassines d'eau et sur le dos son dernier-né, ou la manière qu'ont les élégantes de parader. Quelle est l'étape finale de l'utilisation d'un vêtement ? Par quelles voies et à quels rythmes s'opèrent la transmission des modes de la ville à la campagne ? Les emprunts vont-ils du groupe majoritaire vers les groupes minoritaires ?

La lecture de revues africanistes, de magazines de mode africaine et de divers ouvrages permettrait de rédiger plusieurs centaines de pages à ce propos. La lecture d'André Leroi-Gourhan suggérerait aussi des indices de classement des vêtements. Le premier qu'il propose dans "Milieu et techniques" (1945) est le point d'appui du vêtement sur la partie qu'il couvre : tête, cou, épaules, coudes, mains, poitrine, taille, hanches, haut des cuisses, genoux, pieds ... Le point d'appui principal se double d'appuis secondaires. Ainsi le sari indien prend appui à la taille, aux épaules et parfois sur la tête. Tel cône de long raphia des pénitents évé (*alaga*) s'enfile sur la tête comme un masque. Pour les hommes, le *kenté* akan couvre l'épaule gauche, chez les femmes, il handicape le geste de la main droite.

La lecture d'un dictionnaire des locutions montrerait pour les francophones, même d'Afrique, le pittoresque de l'ancien attirail vestimentaire : tourner casaque (si la doublure du manteau sur

l'armure avait la couleur de l'ennemi au XVI^e siècle), emplir son pourpoint (c'est-à-dire s'en mettre plein la panse), triste comme un bonnet de nuit (qui en porte désormais ?), faire suer le burnous (employer la main-d'oeuvre maghrébine). Ce monsieur, s'il n'était vieux comme Hérode, il serait vieux comme mes robes ! On conseille de ne pas se fier aux apparences, pourtant Erving Goffman (1973) souligne que l'attitude habituelle est de sauvegarder les apparences. Tandis que l'enfant s'accroche aux basques de sa mère, le naïf a un bandeau sur les yeux, l'oublieux fait un nœud à son mouchoir, le violent, lui, saute sur le pale-tot, certains sont de la jaquette flottante, l'homme peureux fait dans son froc et la femme porte la culotte. Si tel homme politique retournait sa veste, il risquerait de ramasser une veste aux élections, mais chacun entrera dans sa redingote de sapin au cimetière.

Références citées

Balandier, Georges, et al.

1968 Dictionnaire des civilisations africaines. Paris : Fernand Hazan.

Braudel, Fernand

1985 La dynamique du capitalisme. Paris : Arthaud.

Chapman, Anne MacKaye

2002 El fin de un mundo. Los selk'nam de Tierra del Fuego. Santiago de Chile : Taller Experimental Cuerpos Pintados.

Chesi, Gert

1982 Vaudou. Paris : Fournier Diffusion. [1^{ère} éd. allemande, 1979]

Cordonnier, Rita

1987 Femmes africaines et commerce. Les revendeuses de tissu de la ville de Lomé (Togo). Paris : Éditions L'Harmattan.

Delaporte, Yves

1990 Le vêtement dans les sociétés traditionnelles. In : J. Poirier (éd.), Histoire des mœurs. Tome 1 : Les coordonnées de l'homme et la culture matérielle ; pp. 961–1031. Paris : Éditions Gallimard.

Gandoulou, Justin-Daniel

1984 Entre Paris et Bacongou. Paris : Centre Georges Pompidou.

Garine, Igor de

1975 Les Massa du Cameroun. Vie économique et sociale. Paris : PUF. [1964]

Goffman, Erving

1973 La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : La présentation de soi. Paris : Éditions de Minuit. [1^{ère} éd. américaine : 1971]

Grosfilley, Anne

2001 Entre artisanat et industrie. L'aventure post-coloniale du paysage textile ouest africain. Montpellier. [Thèse de Doctorat, Université P. Valéry, Montpellier III]

Hugo, Victor

1859 La légende des siècles. Paris : M. Lévy.

Laburthe-Tolra, Philippe

1999 Vers la lumière ? ou le désir d'Ariel. À propos des Beti du Cameroun. Paris : Éditions Karthala.

Leroi-Gourhan, André

1945 Milieu et techniques. Paris : Éditions Albin Michel.

Mercier, Paul

1968 Tradition, changement, histoire. Les "Somba" du Dahomey septentrional. Paris : Éditions Anthropos.

Niane, Djibril Tamsir

1960 Soundjata ou l'épopée mandingue. Paris : Présence africaine.

Piault, Colette

1975 Albert Atcho et son monde. In : C. Piault et al. (dir.), Prophétisme et thérapeutique. Albert Atcho et la communauté de Bregbo ; pp. 27–85. Paris : Hermann.

Rivière, Claude

1981 Anthropologie religieuse des Évé du Togo. Lomé : Nouvelles éditions africaines.

Verdier, Yvonne

1979 Façons de dire, façons de faire. Paris : Gallimard.

Yonnet, Paul

1985 Jeux, modes et masses. La société française et le moderne, 1945–1985. Paris : Gallimard.

